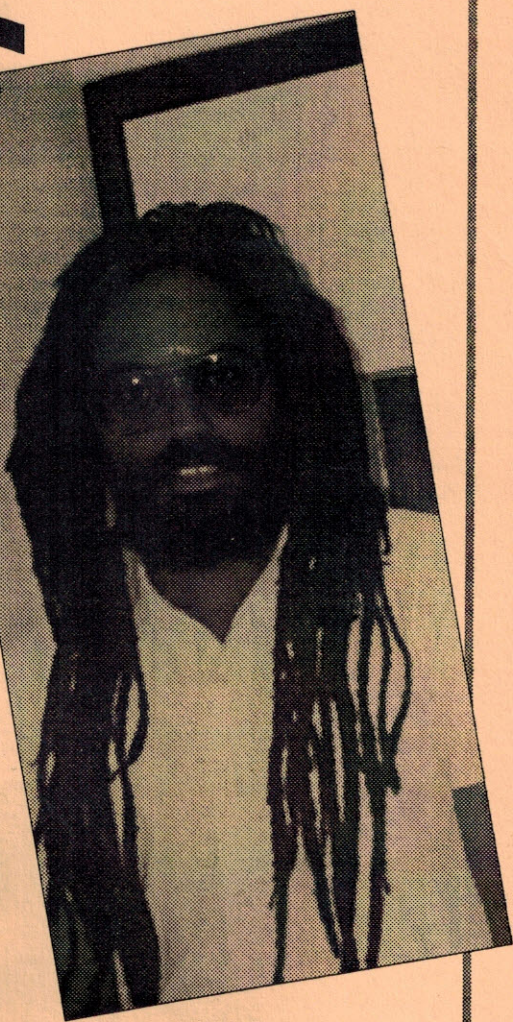


L'autre Amérique



14

2^{ème} trimestre 1996

25,00 F

EDITIONS
SyLÉPSE

e
r
i
a
m
m
o
s

"Negroes are al
ing people. There ar
millionaires and fo
Our needs are identic

3 ➤ Une si jolie petite ville
△ Marie-Agnès Combesque

5 ➤ Éléments pour une biographie militante
△ Marie-Agnès Combesque

10 ➤ Bienvenue en enfer
△ Marie-Agnès Combesque

15 ➤ Une exécution programmée
△ Marie-Agnès Combesque

19 ➤ La criminalisation des exclus
△ Marie-Agnès Combesque

21 ➤ En direct du couloir de la mort. Un livre
Mumia Abu-Jamal.
△ Jim Cohen

their children and re
nity."

— Dr. Martin Luther K

U ne si jolie petite ville

Marie-Agnès Combesque

Il n'y a pas même une gare ; tout juste un cabanon au milieu d'herbes folles. Pour descendre du train, le rapide New York-Chicago, les employés de la compagnie de chemin de fer interpellent les passagers : «Huntingdon ! Huntingdon !» Le train s'arrête, un employé ouvre la porte, installe un escabeau pour pallier aux différences de niveau entre le wagon et le quai. «Huntingdon ! Huntingdon !» un grand et long coup de klaxon, le train repart. La ville est calme, écrasée de soleil en cette après midi d'avril.

Comté de Huntingdon, Pennsylvanie, environ 8000 habitants, un temple protestant à chaque coin de rue, une épicerie drugstore qui vend sandwiches, soda, journaux et armes. Une jolie collection de petits et gros calibres trône devant la caisse du magasin. Impossible de ne pas l'admirer en achetant une babiole. Dans les cafés, peu de monde mais un sempiternel cadre accroché sur chaque mur : un extrait de la bible, édifiant, toujours. En remontant la rue, à gauche de la gare, longeant la voie ferrée, une friche industrielle, une sorte de grand hangar qui rappelle au visiteur que la Pennsylvanie fut jusque dans les années soixante-dix un des plus grands centres industriels des Etats-Unis, une région d'aciérie et de hauts fourneaux, le cadre d'un beau film de Michael Cimino, *Deer Hunter*. De ce passé le libéralisme a fait table rase. C'est tout juste si dans la campagne environnante l'on remarque les restes d'une antique installation à ciel ouvert. Aujourd'hui, il n'y a plus sur le comté qu'une unique entreprise, une vitrerie si j'ai bien compris, qui emploie plusieurs centaines d'ouvriers. Le second employeur, c'est l'Etat et plus exactement, l'administration pénitentiaire.

Huntingdon, 8000 habitants, trois prisons, 3000 détenus, 600 emplois directs, ceux de gardes plus,

L'autre Amérique

42 rue d'Avron

F 75020 Paris

e mail : sylleps@pratique.fr

RÉDACTION

Pierre Bravo Gala, Marie-Agnès Combesque,
Patrick Le Tréhondat, MM, Patrick Silberstein,
Sylvain Silberstein, Jean-Jacques Ughetto.

directeur de publication : Patrick Le Tréhondat

ISSN 1243-8294

n° CPPAP 74310 – imprimé par nos soins

ABONNEMENT

5 numéros : 100 F

chèques à l'ordre des Éditions Syllepse

quelques dizaines à mi-temps ou moins : médecins, infirmières, entreprises sous traitantes pour la nourriture, les fournitures de linge, l'entretien. Dans la prison locale (county jail) située au milieu de la ville, sont enfermés les courtes peines et les prévenus en attente d'un jugement. Un centre de détention pour mineurs jouxte la prison d'Etat, la plus grande de toute la Pennsylvanie 2500 hommes y végètent, y subissent des peines d'une extravagante longueur : quarante, cinquante voir soixante-dix ans ! Huntingdon n'est pas un cas à part en Amérique. Partout où le chômage frappe dur les autorités essaient d'implanter des prisons, une source d'emplois pour les p'tits gars du coin. Ce qui ne va pas sans heurt. En 1989, des émeutes raciales ont éclaté à la prison d'Etat. La majorité des détenus est originaire des quartiers nord de Philadelphie, les quartiers déshérités où vit principalement la population noire. D'un côté une population urbaine, captive, entassée, noire ; de l'autre, des Blancs enfouraillés portant chemise blanche, casquette rigide, une paire de menottes à la ceinture, les gardiens, ex-sidérurgistes sans plus d'acier à traiter, ex-paysans sans plus de terres à cultiver. Le choc entre les deux populations est rude d'autant plus que la couleur politique tend au blanc pur tendance supémaciste. Sur le campus de Juniata College en haut de la ville, les étudiants évoquent d'étranges croix de feu qui illuminent parfois les environs. Le klan est toujours vivace dans le coin et le patelin chargé d'histoire. Près de Huntingdon, au siècle dernier, passait le chemin de fer clandestin, cette piste d'entraide servant à aider les esclaves dans leur fuite vers le nord. Certains d'entre eux semblent avoir arrêté leur course vers la liberté dans la ville même. Dans la rue principale, les maisons les plus branlantes sont habitées par des Noirs.

«*Pennsylvania the Real State*», Pennsylvanie l'Etat véritable. Comme dans le Sud-Ouest on écrit «bienvenu en Périgord noir le pays des truffes», sur les panneaux qui bordent les routes de cette région, là-bas, les autorités locales vous indiquent très précisément que les autres Etats de l'Union ne sont pas de vrais Etats. S'il y en a un, c'est donc celui-là ! Pennsylvanie, l'Etat où les pères fondateurs ont écrit la Constitution, l'Etat ou la «société des amis» ainsi que se nomment les Quakers a développé ses théories de l'enfermement vous accueille à bras ouverts. Sur les murs de certaines maisons, l'atmosphère se précise singulièrement. Le propriétaire a peint en grosses lettres blanches une phrase définitive : «at the end of the road you will meet Jesus.» Au bout de la route, tu rencontreras Jesus. Au bout de la route, il y a la prison d'Etat et après, la route devient un chemin qui sinue dans la forêt. Au bout de la route, il y a un couloir ; au bout du couloir, la mort.



ÉLÉMENTS POUR UNE BIOGRAPHIE MILITANTE

Marie Agnès Combesque.

Nom : Abu-Jamal (anciennement Cook)
Prénom : Mumia (anciennement Wesley)
Date de naissance : avril 1954
Lieu de naissance : Philadelphie, Pennsylvanie
Profession : journaliste-écrivain
Situation de famille : marié, des enfants, un petit-fils.

Mumia Abu-Jamal parle peu de sa vie d'avant le couloir de la mort. Discret, pudique peut-être, il n'aime pas s'étendre sur sa famille, ses enfants, sa compagne. Les éléments biographiques que nous relatons dans cet article sont ceux sur lesquels il s'exprime le plus volontiers.

Etats-Unis 1968 : l'opposition à la guerre du Vietnam n'a jamais été aussi puissante que cette année-là. Le président Johnson est en mauvaise posture pour briguer un nouveau mandat présidentiel. Sur les campus, l'agitation augmente de mois en mois. Le 4 avril à Memphis, Tennessee, le pasteur Martin Luther King est assassiné. Plus rien n'empêche dès lors la jeunesse noire de se radicaliser. Dans les ghettos, les quartiers nord de Philadelphie, le Bronx ou Harlem, des jeunes gens admirent d'autres jeunes gens qui leur ressemblent étrangement sauf que les seconds arborent fièrement un air martial que soulignent le tee-shirt noir, le pantalon noir, la veste en cuir noir, le béret noir, «*en hommage à la Résistance française*» (1). Les Panthères noires sillonnent les rues, haranguent, organisent, diffusent par vente militante le Black Panther, l'organe de presse du parti de Huey Percy Newton. Comme beaucoup de gosses de son âge, Mumia, quatorze ans, s'intéresse à ce mouvement né dans le sillage de l'assassinat de Malcolm X et qui, en cette année soixante-huit, vient d'opérer la jonction avec le mouvement du Black Power lancé par Stokely Carmichael deux ans auparavant.

Etats-Unis 1968 : Le processus de désignation des candidats pour la présidentielle de novembre est amorcé. Les républicains s'unissent derrière Richard Nixon, vice-président sous Eisenhower. Côté démocrate, l'unité est plus difficile à opérer. Robert Kennedy, Eugene McCarthy, Humbert Humphrey, Nelson Rockefeller briguent l'investiture de leur parti. Un trublion contribue à perturber un peu plus le jeu : George Wallace, ancien gouverneur de l'Alabama. Wallace mène sa campagne tambour battant, allant jusqu'à créer un troisième parti pour mieux troubler le jeu codifié des démocrates et des républicains. Son programme tient en deux ou trois slogans bien sentis et rodés depuis plusieurs années. En 1958, battu aux élections pour le poste de gouverneur en Alabama, il retient la leçon suivante : «*Il (le nouveau gouverneur élu) a bouffé du nègre plus que moi. Désormais, il n'y aura pas de plus gros bouffeur de nègres que moi.*» Elu en 1963, il réitère : «*Ségrégation aujourd'hui ! Ségrégation demain ! Ségrégation toujours.*» En 1967, il déclare : «*Quand je serai*

président des Etats-Unis, si un anarchiste se couche devant ma voiture, ce sera bien la dernière fois qu'il se couchera ici-bas» (2). Raciste, populiste, Wallace peut compter sur le soutien du Klan, des nazis locaux et de la John Birch Society mais aussi sur les Américains effrayés par une société qui change trop vite à leur goût et dans laquelle les Noirs réclament maintenant ouvertement leur part. Ses attaques contre le gouvernement fédéral, la bureaucratie de Washington dont il estime le poids exorbitant lui valent le soutien de ses concitoyens. «*En février, 11% des personnes interrogées déclarent qu'elles voteront pour Wallace. En mai, la proportion atteint 14%, 16% en juillet, 21% à la fin de septembre. Soit à cette dernière date, 38% dans le Sud, 12% dans l'Est, 16% dans le Midwest*» (3).

Mumia contre George Wallace

Pour Mumia, soixante-huit est une année charnière. Il a troqué le prénom Wesley pour Mumia en hommage à un de ses enseignants Swahili. Il a milité pour que son lycée change de nom et devienne lycée Malcolm X. En soixante-huit, il rencontre les sbires de George Wallace. Avec trois copains, Mumia décide d'assister au meeting du gouverneur de passage à Philadelphie. Devant une foule blanche galvanisée par les propos de Wallace, Mumia, Dave, Alvin et Eddie font entendre leur note discordante, debouts, le poing levé : «*Ungawa ! Black Power ! Ungawa ! Black Power !*» Vingt-six ans plus tard, lorsque Mumia se remémore cette histoire, il sourit : «*Ne me demande pas ce que veut dire "Ungawa !" Je l'ignore. Le mot sonnait africain à notre oreille...*» (4). Insultes, lazzis, crachats. Les quatre adolescents noirs perdus dans cet océan de Blancs sont évacués par la police. Ils protestent. Rien n'y fait. A la sortie du meeting, ils retrouvent quelques jeunes étudiants, Noirs et Blancs, de l'université Temple eux aussi expulsés manu militari. Les quatre grimpent dans un bus de la ligne 4. «*Et les Nègres ! Qu'est-ce que vous foutez-là ?*» hurle un groupe de Blancs. «*On s'en va*» précise Eddie. Les quatre amis sont pris par le collet, expulsés du bus ; le tabassage commence. «*J'aperçois un liseré doré sur un pantalon ; un flic ! Je l'appelle. Au secours ! Au secours ! Le flic s'approche, je me crois sauvé. Le pantalon et son pied reluisant me décrochent un coup en plein visage puis un autre. Des étoiles tourbillonnent autour de moi. Je me sens bête. La douleur m'envahit*» (5). Dave, Al, Eddie et Mumia sont hospitalisés. Ils portent plainte, un juge l'a déclaré irrecevable. «*J'en ai plus appris sur ce que signifie être noir en Amérique ce soir-là que dans n'importe quel livre d'histoire ou n'importe quelle école*» (6). Ces deux coups de pied envoient directement Mumia frapper au local des Panthères noires section de Philadelphie.

Les quatres années qui s'annoncent seront son université. Mumia entre en militantisme avec frénésie, passion, comme seul un adolescent de quatorze ans peut le faire. Il apprend le métier de journaliste engagé au Black Panther puis à dix-sept ans, il devient le responsable de l'information pour la section de Philadelphie. «*J'ai un dieu à cette époque : Eldridge Cleaver*» (7). Mumia lit : dans la boutique de William Seidler qui se trouve en face du local des Panthères de Philadelphie, il dévore tout ce qui lui tombe sous la main. Mumia écrit, Mumia voyage à travers les Etats-Unis. En décembre 1969, le parti l'envoie à Chicago. Fred Hampton, le leader de la section de Chicago, à peine plus âgé que Mumia – Fred avait vingt et un ans – vient d'être assassiné. De son voyage à Oakland, le siège du Black Panthers Party, Mumia garde le souvenir d'un séjour dans une prison californienne. A Philadelphie, le local des Panthères est saccagé par la police. Nouvelle arrestation, interrogatoire, libération quelques heures plus tard. Depuis sa création en octobre 1966, les

Panthères sont dans le collimateur des policiers et du FBI qui travaillent main dans la main. Ils accomplissent un brutal travail de sape avec le programme baptisé COINTELPRO (8) dont les méthodes apparaîtront au grand jour avec le rapport de la Commission sénatoriale Church en 1975. Des centaines de milliers de pages de documents seront peu à peu rendues publiques au cours de la décennie quatre-vingt en vertu d'une loi adoptée en 1976 le Freedom of Information Act. Les avocats de Mumia ont longuement bataillé pour obtenir son dossier dans le cadre de COINTELPRO. Début 1995, après bien des réticences, le FBI a lâché sept cents pages de documents expurgés concernant Mumia. Ainsi celui-ci daté du 24 octobre 1969 dont une copie a été envoyée aux organismes suivant : Renseignement militaire Philadelphie, Service des renseignements maritimes, Philadelphie, Bureau des Renseignements spéciaux, Philadelphie, Services secrets, Philadelphie.

Objet : Affaires raciales, Parti de la Panthère noire.

Wesley Cook, adulte noir, quinze ans, membre encarté du Black Panthers Party depuis le 1er mai 1969. De juin à octobre 1969, Cook fait office de secrétaire du ministre des Communications de la section du Black Panthers Party de Philadelphie. Par deux fois, en août 1969, Cook a pris la parole dans des meetings anti-guerre à Philadelphie. Nous considérons les articles écrits par Cook dans le journal officiel du Black Panthers Party, le «Black Panther» comme des éléments de base en même temps que des données descriptives.

Détails : 1/ Eléments de base

A/ Naissance

Le 30 octobre 1968, Wesley Cook, connu également sous les noms de Wes, West et Mumia X a déclaré qu'il était né à Philadelphie le 24 avril 1954.

6 mai 1969. (9)

En guise d'«*éléments de base*», le procureur Joseph MacGill qui fera condamner Mumia à mort retiendra plusieurs articles et déclarations de Mumia dans le Black Panther pour obtenir la sentence capitale. Ainsi, ces deux citations : «*Le pouvoir est au bout du fusil*», «*le pouvoir appartient au peuple*» tirées de la propagande maoïste dont les années soixante sont friandes et dont MacGill se servira pour créer un lien de cause à effet entre le passé de Panthère noire de Mumia Abu-Jamal et le meurtre du policier Daniel Faulkner le 9 décembre 1981. Filatures du FBI, écoutes téléphoniques, épiluchage scrupuleux d'un emploi du temps militant donnent lieu à des notes régulières, des rapports, des élucubrations qui vont servir à stigmatiser le personnage, à le traquer politiquement. Tout un travail de répression policière – et au-delà de contrôle politique et social – qui trouvera son fondement et son aboutissement dans la condamnation à la peine capitale prononcée le 3 juillet 1982.

En 1972, Mumia Abu-Jamal s'éloigne d'un Black Panthers Party que les crises internes et la répression ont progressivement réduit en influence et en crédibilité. L'embellie politique née au début des années soixante, les luttes de libération et la solidarité avec les peuples opprimés s'essouffent. Comme de nombreux autres militants, Mumia se retrouve orphelin. Il commence une carrière de journaliste de radio. En 1980, il préside l'association des journalistes noirs de Philadelphie. Deux ans auparavant, il a rencontré Move presque par hasard.

Move est né en 1972. Petite communauté multiraciale fondée par Vincent Leaphart qui a changé son nom en John Africa, Move prône une écologie radicale et le refus de l'intégration. Ils dénoncent «la société de consommation qu'ils considèrent comme une nouvelle

forme d'esclavage. Ils recueillent les chiens abandonnés... Ils protègent toute forme de vie, sont végétariens et vivent de petits boulots comme beaucoup d'autres habitants des quartiers pauvres. Ils jugent le système politique et social américain corrompu et pensent que la crudité de leur langage est moins obscène qu'une bombe atomique ou qu'un laboratoire où l'on torture les animaux.» (10) En fait, ce sont les militants de Move qui rencontrent Mumia, le provoquent et le poussent à s'intéresser à eux. Dès lors, Mumia le journaliste ne cessera plus dans ses chroniques radio de parler de Move et de la répression dont l'organisation est victime. Le 8 août 1978, 600 policiers équipés de grues et de bulldozers rase la maison de Move dans le quartier de Powelton Village. «Après avoir rasé la maison, la police entreprit de nettoyer le sous-sol où étaient réfugiés les membres de Move. Les fusils crépitèrent, un policier blanc tomba, James Ramp, tué par une balle qui le transperça de haut en bas. Quand les femmes et les enfants puis ensuite les hommes, sortirent enfin du sous-sol les policiers saisirent Delbert Africa, torse nu, les bras en l'air. Ils le rouèrent de coups de pieds et de crosses de fusil ; comme à Los Angeles douze ans plus tard, les caméras filmèrent la scène. Bien qu'aucune expertise balistique ne puisse confirmer leur culpabilité, les douze membres de Move furent accusés du meurtre de James Ramp. Le 30 août 1981 neuf d'entre eux furent condamnés à des peines allant de trente ans à la perpétuité. Les policiers blancs, eux, furent tous acquittés.» (11) Mumia s'engage, Mumia dénonce. Ses commentaires lui valent d'être renvoyés de plusieurs chaînes de radio. Au cours d'une conférence de presse dans les locaux de la mairie de Philadelphie, Frank Rizzo, élu maire en 1972, précédemment chef de la police de Philadelphie, réputé pour ses liens avec la mafia, son racisme et ses actions répressives lors de la rébellion du ghetto en 1964 puis lors des manifestations des lycéens noirs en 1967, le pointe publiquement du doigt.

En 1980, ses confrères élisent Mumia journaliste de l'année : «*Probablement parce qu'ils n'avaient personne d'autre sous la main !*» raconte-t-il aujourd'hui en souriant. Une revue de Philadelphie en fait même «l'homme sur qui il faut avoir l'oeil». Rétrospectivement, voilà bien une expression qui prête cyniquement à confusion car, le 9 décembre 1981 vers quatre heures du matin la police a définitivement coincé Mumia dans son viseur. Son procès fut une formalité (voir chronologie) menée à son terme par un juge surnommé le «*roi du couloir de la mort*». Albert Sabo, anciennement adjoint au sherif de Philadelphie à la fin des années soixante, possède à son palmarès, trente deux condamnations à mort dont une écrasante majorité prononcée à l'encontre de prévenus noirs ; un score que pas même les juges du comté de Harris au Texas, l'endroit aux Etats-Unis où l'on prononce le plus de peines capitales ne peuvent s'enorgueillir d'atteindre.

Entre 1982 et 1989, Mumia semble être resté muet, muré dans sa cellule du quartier de la mort de Huntingdon. En 1989, il prend la plume et commence à écrire des éditoriaux qui vont peu à peu être publiés d'abord dans une poignée de journaux américains. Il raconte le quotidien des condamnés, la routine pénitentiaire, les brimades, les coups, les suicides, le blues, la folie, des articles que l'on retrouve dans son livre. Il commente également l'actualité politique : l'assassinat de Huey Newton, la rébellion de Los Angeles, le vote de la loi contre le crime. Il parle pour ceux qui n'ont même plus de parole, ceux dont l'horizon se limite aux parois de leur cellule d'acier. A Huntingdon, sans l'avoir jamais vu, tous les détenus le connaissaient et ne manquaient pas de lui transmettre un mot de soutien par le truchement des visiteurs. La campagne internationale de soutien dont il bénéficie n'est que le

résultat de sa volonté de survivre et de témoigner. Son talent, Mumia le met au service des 3027 autres condamnés à mort des prisons d'outre-Atlantique. Sa modestie cache une force d'âme et un esprit de résistance hors du commun.

- 1- *A Pictorial History of the Black Panthers and the Story behind the Film*, Mario Van Peebles, Ula Y. Taylor, J. Tarika Lewis, prologue par Melvin Van Peebles, Newmarket Press, NY 1995.
- 2- Cf. *Etats-Unis 68 L'année des Contestations*, André Kaspi, éditions Complexe, 1988.
- 3- Ibid.
- 4- Entretien avec l'auteur réalisé fin avril 1994 à la prison d'Etat de Huntingdon.
- 5- «A Bio (of Sorts)», Mumia Abu-Jamal, *Partisan Defense Committee*, n°10, avril 1989.
- 6- Ibid. Ces deux citations (5 et 6) sont reprises dans *Mumia Abu-Jamal The Man Who Did Something*, Terry Bisson, *Covert Action* n°36, printemps 1991.
- 7- Conversation avec l'auteur réalisé début avril 1994 à la prison d'Etat de Huntingdon.
- 8- CounterIntelligenceProgram, programme de Contre Espionnage. Initié en 1956, Stoppé en 1971.
- 9- United States Department of Justice, Federal Bureau of Investigation, memo n° 157-3937.
- 10- Black Philadelphians : *The Move Case*, D.E.A. d'études anglophones présenté par Claude Pujol, Université François Rabelais, Tours 1992.
- 11- Ibid.



Découvrez l'autre Amérique

L'autre Amérique, n° 3

Syndicalisme: les nouveaux pionniers

Labor Goes global

Sauver les emplois dans l'automobile
et sauver les communautés : un impératif américain

Mary McGinn, Kim Moody, Jerry Tucker,

L'autre Amérique, n° 4

Les pionniers de la nouvelle alliance

Decatur, Illinois

L'autre Amérique, n° 6

Le mouvement pour la justice environnementale
dans le Sud

Southern Organizing Committee

L'autre Amérique, n° 7

Decatur, La guerre de classe

L'autre Amérique, n° 10

Poste, télécom et privatisation

préface de Annick Coupé (SUD-PTT)

B IENVENUE EN ENFER

Marie Agnès Combesque

Mardi 12 avril 1994, 8h48 : Len me dépose devant la prison. C'est une construction de briques rouges bâtit sur le modèle d'un château fort avec des tours à intervalles réguliers, des tours qui sont des miradors. Deux rangées de barbelés brillants posées sur deux murs de grillage à bonne distance l'un de l'autre remplacent l'antique fossé des bâtisses médiévales. C'est une architecture dans le plus pur style gothique fin dix-neuvième.

L'entrée des visiteurs est légèrement à droite, sous un porche. deux femmes attendent déjà que les gardiens prennent leur service. La plus âgée est atrocement brûlée sur le visage et le corps ; sa main droite est un moignon, sa jambe déformée, la peau de son visage, rouge et tendue. L'autre, la première arrivée, est plus jeune. Elle tient dans sa main une série de jeux de cartes. Elle porte une robe légère sous son manteau. La quarantaine, les cheveux longs, des lunettes, ce n'est pas précisément une beauté mais, un je-ne-sais-quoi dans son comportement indique qu'elle doit plaire, ici. Sympa, elle rit la bouche grande ouverte et exhibe un affreux dentier. On se dit bonjour, on papote :

- «C'est la première fois que vous venez ?
- oui.
- Vous savez qu'il faut enlever tous ses bijoux, ne rien avoir de métallique sur soi...
- oui, on m'a prévenu.
- Il faut tout laisser dans un casier, ici.
- Oui, je sais».

Tout en parlant, elle soulève un coin de son manteau et ôte la ceinture de sa robe.

9 heures : Un garde ouvre la porte. Elles entrent, je les suis, mécaniquement. Mes mains sont glacées, mon cœur bat, j'ai peur. Je fais la queue derrière elles mais un garde me fait signe d'approcher. Il y a deux guichets.

- «Le matricule du prisonnier ma'ame.
 - 8335, Mumia Abu-Jamal».
- Il tapote sur son ordinateur.
- «Votre nom».

J'épelle lentement pour qu'il ne fasse pas d'erreur.

- «Vos papiers d'identité. Passeport ma'ame.
- Oui bien sûr».

Je plonge sans regarder la main dans ma besace. Je sais que j'ai une chance sur dix de trouver mon passeport comme ça mais, ça ne fait rien, je le fais quand même. Evidemment, je ne trouve rien.

- «Une minute s'il-vous-plaît, je le cherche».

Il y a un banc le long du mur. Je pose mon sac et je le vide méthodiquement : mon carnet de notes, mes lunettes, ma trousse à maquillage, je l'ai ! Je remballer tout, je reviens vers le garde et lui tend à travers un trou dans la vitre le précieux petit carnet à couverture bordeaux.

Est-ce qu'il l'a regardé attentivement ? Comme une caissière au supermarché, il a tourné vaguement les

pages car j'ai aperçu le papier vert de la douane agrafé sur l'une d'elles. Il me l'a rendu et m'a donné une clef. Les casiers sont juste à côté. J'ouvre celui qui porte le numéro un, en haut à gauche et j'y fourre mon sac et mon imperméable.

Que faut-il faire maintenant ? Un autre garde me fait signe d'approcher. Je dois inscrire mon nom, mon adresse sur une feuille qui sert de registre. En échange, il me donne un papier que je plie en deux sans le regarder. Je dois lui tendre la main gauche. Il me fait une vague croix avec un gros crayon qui marque à peine sur la peau. L'encre coule sur ma main. Je sors. Maintenant, je sais que je vais LE voir.

Il faut traverser la cour, longer une partie de la prison pour accéder à la salle des visites. Les deux femmes sont devant moi. La plus jeune a déjà franchi la porte d'accès interne de la prison. Elle sous le détecteur d'objets métalliques. C'est comme dans les aéroports. Un garde lui fait signe de passer et de repasser, la machine sonne. Elle enlève ses chaussures, la machine s'arrête de sonner. Elle plaisante avec les gardes, ils lui rendent son sourire. Le rituel tatillon des lieux des lieux ne l'effraie pas, plus ? Son mari est là depuis trois ans. Elle vient six fois par mois, le maximum autorisé, de 9h à 16h. Je la perds du regard. Un déclic, la porte s'ouvre, la deuxième femme entre. Elle pose son porte-monnaie sur une tablette fixée au mur, son jeu de cartes, sa clef. Le garde lui fait enlever l'appareillage posé sur sa jambe gauche. Elle s'exécute. On dirait qu'elle aussi à l'habitude. Un déclic à nouveau, c'est mon tour. Je pousse la porte ou je tire ! Je ne sais plus. La porte ne s'ouvre pas. Je reste immobile, vaguement paniquée, j'attends. second déclic, j'entre.

Quelqu'un me parle, je ne comprends pas, j'ai oublié tout l'anglais que je connais. Il y a un petit escalier et au bout, un garde. Je monte les marches, il s'approche de moi et me demande le bout de papier que ses collègues m'ont remis à l'entrée. Poser ses affaires sur la tablette, passer sous le détecteur, rien ne sonne, poser la main sous une lampe à infra rouge pour bien montrer la marque qui y est inscrite, reprendre ses affaires, passer de l'autre côté du détecteur, marcher sous un porche. A son extrémité, une courette, sur la droite, un escalier, une porte avec une inscription : visiting room, salle des visites. Je la pousse.

Les deux femmes sont déjà là. La plus jeune s'affaire devant les distributeurs de cochonneries qui ornent les murs de la salle des visites. Elle n'arrête pas de jeter des pièces dans les machines pour récupérer des barrettes de chocolat, des sacs de cacahouètes, des chips. Je tends mon papier à un garde. Il prend son téléphone, fait un numéro intérieur.

– «Tu peux faire monter Abu-Jamal.»

Attendre à nouveau. Il est 9h05. La vieille femme cherche où s'installer. Elle jette son dévolu sur un fauteuil au milieu de la pièce. Des tables basses façon salle d'attente, des banquettes et des fauteuils de moleskine rouge composent le mobilier de la pièce, plutôt spacieuse. A droite, un porte-manteau avec une étagère au-dessus ; une bible et un coran y sont posés, quelques livres d'enfants. Accrochés aux murs, des panneaux : Interdiction de mettre les pieds sur les meubles. La pièce a un air vieillot, années soixante-dix, pas très propre. Devant moi, légèrement sur la gauche, des portes : salle des avocats, toilettes, une sans inscription puis à nouveau, salle des avocats. Je marche de long en large dans la pièce. La porte sans inscription s'est ouverte ; un homme petit, blond, la quarantaine l'a franchie : le mari de la première femme. Il l'appelle bruyamment, la soulève dans ses bras, met son visage entre ses seins. Elle rit très fort. Le garde les fixe des yeux tout en fumant sa clope. Le mari choisit de nouvelles saloperies, la femme jette des pièces dans les machines. Il l'embrasse, la serre très fort contre lui. Le

garde les rappelle à l'ordre, il veut voir les mains de la femme.

J'attends toujours. Il est maintenant 9h15. Je me plante devant le bureau du garde, les mains croisées sur la poitrine. Il comprend et repasse un second coup de fil.

« – Il arrive, vous pouvez passer dans la pièce réservée aux avocats.»

C'est un cagibi tout en hauteur, séparé en deux par une vitre. Côté visiteur il y a deux gros fauteuils et une chaise qui occupent tout l'espace disponible. Je referme la porte, déplace le premier fauteuil et la chaise pour pouvoir m'installer en face de Lui, le plus près possible de son visage, malgré la vitre. Mon coeur bat de plus en plus vite, mes mains sont glacées. Je décide de rester debout, accoudée à la porte afin de ne pas perdre une miette de son visage et de son expression, afin de saisir tout ce qui peut l'être.

Juste devant moi, derrière la vitre, une porte, haute et très étroite. Pour en franchir le pas, il faut se mettre de côté. A hauteur d'homme, un rectangle d'observation. Une radio braille dans la salle des visites. Elle dégueule un flot ininterrompu de paroles publicitaires et de chansonnettes sirupeuses. Cette promiscuité me gêne. Vais-je bien L'entendre à travers la vitre ? Arriverais-je à bien Le comprendre ? A travers le rectangle il me semble deviner un mouvement, comme une porte qui s'ouvre et se ferme. C'est un sas. Deux hommes y pénètrent. Enfin, Mumia ! J'aperçois un bout de son visage, ses yeux sont baissés. Je devine une barbe, des cheveux épais, très noirs, une paire de lunettes monture sécu. Une main a ouvert la porte et nous nous sommes retrouvés face à face.

Il est grand, bien plus grand que je ne l'imaginai et ses dread locks sont immenses, encore plus impressionnantes que celles de D.C., d'un noir de jais, épaisses, jaillissant de tous les côtés de son visage. Elles recouvrent son dos, tombent sur sa taille. Elles doivent être douces au toucher. Je plaque mes mains contre la vitre. Ils posent les siennes, menottées, exactement là où sont les miennes. Un salut muet. Il rit. Nous nous asseyons.

– «Bonjour Marie.

– I Mumia.»

Impossible de briser la vitre mais comment briser la glace entre nous ? J'ai peur de rester muette, de me mettre à pleurer, la dernière chose à faire. Non ! J'ai plein de nouvelles, des messages à lui transmettre. Son visage s'éclaire quand je prononce un nom surgit du passé. Un beau visage, pas une ride, simplement deux poils blancs dans la barbe noire, juste au-dessous de la lèvre. Un sourire qui s'agrandit comme si prononcer un nom familial il y a vingt-cinq ans abolissait cette saloperie de vitre.

Douze années dans le couloir de la mort et Mumia reste ce qu'il a toujours été : un combattant, un révolutionnaire, un homme qui se bat pour ses idées.

– «Combattre, ai-je un autre choix ici !»

Il lutte pied à pied, jour après jour. Lorsque l'on se trouve du côté des vivants, cette lutte peut sembler dérisoire mais, de l'autre côté de la vitre, dans le monde des presque morts, refuser de couper ses cheveux prend une dimension héroïque. ce refus, Mumia l'a payé de sept années de trou. Car même dans le couloir de la mort il existe mille façons de punir encore plus durement celui qui déroge à la règle établie : le priver de téléphone, dix petites minutes par mois pour tout autre pensionnaire ; le priver de journaux, de télévision, cette compagne des jours ordinaires dont le fond sonore atténue les bruits du couloir ; achever de le couper du monde extérieur pour briser sa volonté, anéantir son esprit avant d'empoisonner son corps.

C'est lui qui mène la conversation. Il veut tout savoir sur les manifs étudiantes à Paris, tout comprendre de la

société française ; le racisme, le pouvoir économique, politique, son fonctionnement, ses appuis. Les prisons aussi, les détenus politiques en France et leurs conditions d'enfermement. Il veut tout connaître de mon séjour à Huntingdon. Est-ce que les gardes m'ont laissé entrer sans difficulté ? A quoi ressemble la ville ?

A mon tour maintenant de le questionner. Je n'ai pas de réponse au sujet de ma demande d'entretien en tant que journaliste.

– «J'ai envoyé tes articles au directeur de la prison pour appuyer ta demande. Rappelle les.»

– Est-ce que vraiment je pourrais entrer avec tout mon attirail : magnétophone, cassettes, carnet de notes, style, appareil photo ?

A intervalle régulier, un garde nous épie. De son côté à lui, il observe quelques secondes à travers le judas –si l'un de nous brisait la vitre ! De mon côté, un autre ouvre la porte et la referme aussitôt.

– «Qu'est-ce qu'ils nous veulent ?

Mumia hausse les épaules. Il a l'habitude.

– «Peut-être que c'est toi qu'ils regardent !

Nous sourions.

Il me regarde droit dans les yeux, intensément, Moi aussi, pour mieux me souvenir de son visage, après.

Nous parlons de la prison maintenant, de ses conditions de survie, des autres détenus. Il m'explique patiemment l'empilage de cellules dos à dos qui empêche de voir quiconque ;

Le rituel de la promenade, celui des visites. Côté visiteur, à hauteur d'yeux, à l'endroit où s'achève le plexiglass et commence le grillage au maillage serré, il y a un cadre en bois qui unit les deux. Avec la clef d'un casier certainement une main à graver quatre mots : I love my dad. J'aime mon papa.

– «Je sais» me répond-il.

Je lui lis les autres inscriptions sur la tablette qui sert de bureau : un coeur transpercé d'une flèche, un prénom masculin, un autre féminin.

Soudain, la porte s'ouvre, toute grande. La carrure d'un garde apparaît.

– C'est fini ma'ame !

– Je ne comprends pas. Les visites durent bien jusqu'à 15 heures ?

– C'est fini ma'ame !

– Mais qu'elle heure est-il ?

– Explique lui !

Je crois que je vais m'effondrer. Mumia me parle doucement.

– Il y a trois salles de visite comme celle-ci pour 472 prisonniers : les 72 du couloir et les 400 à peu près du block B, l'unité disciplinaire dans laquelle les autorités casent tous les détenus qu'elles jugent dangereux. Il se peut qu'il y ait des avocats ce matin qui viennent voir leurs clients.

La porte s'ouvre à nouveau.

– Il faut partir maintenant.

– Encore cinq minutes ...

La porte se referme.

Vite, vite ! dire que je reviens avec mon magnétophone. Dire que la lutte continue. Dire avec la bouche, avec les yeux, avec les mains. Nos mains plaquées l'une contre l'autre de part et d'autre du grillage. Je pousse de toutes mes forces, je sens ses paumes, ses doigts qui appuient aussi.

– Ma'ame.

Je me lève. Deux pas. Je me retourne, poing levé.

– In struggle !

– In struggle Marie !

Sortir de là, vite. Mes yeux sont embués de larmes. Dans la cour, un prisonnier en tenue blanche me hèle.

– Ca n'a pas l'air d'aller ?

- ...

- C'était si dur !

Il me tend sa cigarette. Je tire dessus.

-Il faut que je parte, j'ai pas le droit de parler aux visiteurs.»

Le chemin en sens inverse, le claquement des grilles métalliques, les regards des détenus qui ratissent la pelouse. Le casier, la sortie. Des détenus sont là à attendre.

- Eh qui t'as vu !

- Mumia Abu-Jamal.

- Eh il l'a pas tué ce flic !

- D'où tu viens ?

Un des deux gardes a décollé ses fesses du bureau. Le groupe s'égayé.

Je sors.

Hurler. Témoigner. Ecrire.

Huntingdon, Paris, avril 1994-octobre 1995.

PS : J'ai revu Mumia fin avril 1994 puis, en août de la même année. Nous nous écrivons de temps en temps. Mes trois visites ont toujours été interrompues par les gardes. Toujours pour le même motif : des avocats qui viennent visiter leurs clients. Pour entrer et sortir, le visiteur emprunte le même chemin et, il se trouve que je n'ai jamais croisé personne sur ce chemin là. Il se trouve également que je n'ai jamais rencontré quiconque dans la salle des gardes à l'entrée, là on l'on décline son identité. Il se trouve que l'on m'a probablement mené en bateau pour que je déguerpisse plus vite et que Mumia redescende dans sa cellule.

Protester ! Qui sait si mes protestations ne se retourneront pas contre lui ? Dans l'univers de la prison, il n'y a qu'une règle : le bon vouloir des gardes. Refuser de s'y soumettre c'est toujours prendre un risque, celui par exemple de ne plus pouvoir y remettre les pieds. D'ailleurs, même en se soumettant au rituel humiliant et infantilisant de la visite, l'on n'est jamais sûr de rien. Les enfants de Mumia l'ont appris à leurs dépens l'été dernier.



F
t
R
O
t

UNE EXÉCUTION PROGRAMMÉE

Marie Agnès Combesque

9 décembre 1981, 4 heures du matin : Mumia Abu-Jamal, journaliste indépendant le jour est taxi la nuit pour gagner sa vie. Il circule sur Locust street à Philadelphie lorsqu'il aperçoit son frère, William Cook, dont la voiture vient d'être arrêtée par le policier Daniel Faulkner. Mumia intervient au moment où le policier frappe son frère à coup de torche. Quelques minutes plus tard, deux corps sont allongés sur le trottoir à quelques mètres de distance : le policier Faulkner et Mumia Abu-Jamal. Faulkner est mort, une balle dans la tête, Mumia est gravement blessé, il a reçu une balle dans l'estomac.

7 juin 1982 : ouverture du procès.

2 juillet 1982 : un jury populaire déclare Mumia Abu-Jamal coupable de meurtre au premier degré.

3 juillet 1982 : le jury, unanime, condamne Mumia Abu-Jamal à la peine capitale.

25 mai 1983 : la sentence de mort est confirmée par le tribunal.

6 mars 1989 : la Cour suprême de Pennsylvanie confirme à son tour la sentence.

1^{er} octobre 1990 : la Cour suprême des Etats-Unis fait de même.

2 mai 1995 : après trente-trois ans d'interruption, l'Etat de Pennsylvanie procède à une exécution capitale. Leon Moser, est empoisonné par injection.

18 mai 1995 : à la suite de la publication par l'éditeur new yorkais Addison Wesley du livre de Mumia Abu-Jamal, *Live from Death Row*, la veuve du policier Faulkner entame une polémique par journaux interposés. Le *Washington Post* publie ce jour-là un article dans lequel Maureen Faulkner dénie à Mumia Abu-Jamal le droit de s'exprimer et réclame son exécution.

Mumia Abu-Jamal est condamné par les autorités pénitentiaires de Pennsylvanie à trente jours de trou dans le couloir de la mort (privation du coup de téléphone mensuel de dix minutes avec la famille, de journaux, de l'accès au magasin de la prison...). Motif : les pensionnaires du couloir de la mort n'ont pas le droit de travailler ; le fait de publier un livre manifeste un non respect évident de la loi selon les autorités.

1^{er} juin 1995 : Thomas Ridge, républicain, élu gouverneur de Pennsylvanie en novembre 1994 signe l'arrêt de mort de Mumia Abu-Jamal. La date d'exécution est fixée au 17 août.

2 juin 1995 : le bureau du gouverneur rend sa décision publique. Par Internet, par fax, par téléphone, les réseaux de soutien à Mumia font circuler la nouvelle.

3 juin 1995 : la campagne «Sauvons Mumia Abu-Jamal» démarre en France à l'initiative du MRAP.

5 juin 1995 : Leonard Weinglass, avocat principal de Mumia Abu-Jamal, Rachel Wolkenstein, Steven W. Hawkins, David Rudovsky, Daniel R. Williams et Jonathan Piper déposent une demande de sursis à

exécution ainsi qu'une demande de révision du procès de leur client.

12 juillet 1995 : les avocats demandent le retrait du juge Sabo qui a condamné Mumia à mort en 1982 et qui préside la cour qui doit examiner leurs appels. Le juge Sabo refuse de se démettre. Il interrompt Leonard Weinglass chaque fois qu'il prend la parole. En revanche, il laisse librement s'exprimer l'accusation. Le philosophe Cornel West (université de Princeton) assiste à l'audience. Interrogé par le *Philadelphia Daily News*, il déclare : «*Je n'avais jamais vu un tribunal Jim Crow jusqu'à aujourd'hui. L'atmosphère qui règne dans ce tribunal nous ramène au Mississipi de 1955.*»¹

16 juillet 1995 : une cinquantaine de personnes manifeste devant le domicile du juge Sabo dans le quartier résidentiel de German Town. La police déclare la manifestation illégale et procède à onze arrestations.

17 juillet 1995 : les avocats déposent une demande de sursis auprès de la Cour suprême de Pennsylvanie.

23 juillet 1995 : Ramona Africa, membre de la communauté Move dont Mumia Abu-Jamal a longuement parlé dans ses émissions de radio avant son inculpation et sa condamnation, est arrêtée par les services canadiens de l'immigration à sa descente d'avion à Montréal. Sollicitée par plusieurs organisations canadiennes pour animer une série de meetings de soutien à Mumia Abu-Jamal (Montréal, Ottawa, Toronto et Kingston), Ramona Africa est expulsée du territoire canadien le 24 juillet au matin.

26 juillet 1995 : Au cours de cette audience, outre la comparution de trois témoins de la défense, Leonard Weinglass appelle à la barre le gouverneur Thomas Ridge afin de l'interroger sur les motivations qui l'ont poussé à signer l'arrêt de mort de Mumia Abu-Jamal alors qu'il ne pouvait ignorer que la défense s'apprêtait à déposer une demande de révision du procès. La défense dépose une requête auprès du juge afin que la cour obtienne la présence à la barre de Thomas Ridge.

Ce même jour, Anthony Bevilacqua, cardinal de Philadelphie, fait une déclaration publique dans laquelle il exprime son opposition à la peine de mort.

L'association *Academics for Mumia Abu-Jamal* qui regroupe des universitaires des plus prestigieuses universités de Pennsylvanie (Swarthmore, Temple et Penn) tient une conférence de presse et demande un sursis à exécution, un nouveau procès, le remplacement du juge Sabo.

27 juillet 1995 : Anthony Jackson témoigne. Avocat de Mumia Abu-Jamal en 1982, commis d'office par le tribunal, il explique son rôle lors du premier procès et confirme : qu'il n'a pas disposé du temps nécessaire pour enquêter sur l'affaire ; que le tribunal ne lui a alloué que 150 dollars pour procéder à l'enquête ; que la police ne lui a transmis aucune liste de témoins, aucun nom, aucune adresse.

Au milieu des années 80, Anthony Jackson a été rayé du barreau de Philadelphie pour incompétence liée à l'usage de drogue. Au printemps dernier, il a demandé sa réintégration au barreau de Pennsylvanie.

Le Monde publie en un un article consacrée à la campagne française «Sauvons Mumia»

28 juillet 1995 : Le juge Sabo disserte longuement sur la demande de comparution du gouverneur Ridge déposée par les avocats de la défense qui souhaite l'interroger afin de connaître les motifs qui l'ont poussé à signer l'arrêt de mort de Mumia alors qu'il était informé du dépôt imminent d'une demande de révision du procès. Albert Sabo explique que Tom Ridge est habilité en tant que gouverneur à signer des arrêts de mort, qu'il s'agit d'un de ses devoirs d'élu actuellement en fonction et que de ce fait, il est inutile qu'il justifie son acte devant un tribunal.

29 juillet 1995 : une peinture murale réalisée par un jeune supporter de Mumia Abu-Jamal dans la ville de Philadelphie a été vandalisée durant la nuit. Des pots de peinture ont été jetés sur le mur et une inscription écrite : «Die !», «Meurs !».

31 juillet 1995 : Albert Sabo annonce qu'il n'obligera pas Thomas Ridge à comparaître. «*Le gouverneur a tout pouvoir pour faire ce qu'il veut ; il est le gouverneur*» déclare-t-il.

1^{er} août 1995 : le policier Gary Wakshul témoigne. Dans son premier rapport daté du 9 décembre 1981, l'officier de police écrivait en parlant de Mumia Abu-Jamal : «*L'homme n'a fait aucune déclaration.*» Dans un second rapport rédigé le 16 décembre 1981, il ne mentionne toujours pas de confession de la part de Mumia. Interrogé ce jour-là par un collègue chargé de mener l'enquête, il déclare n'avoir «*rien de particulier*» à ajouter. Le 9 février 1982 soit 64 jours après les faits, il se rappelle que Mumia Abu-Jamal lui a parlé lors de son transfert à l'hôpital et dit : «*J'espère que cet enculé (le policier Faulkner) va crever !*» Et Wakshul d'ajouter : «*Je ne pensais pas jusqu'à aujourd'hui que cette déclaration avait une quelconque importance.*»

Interrogé par Daniel Williams, avocat de la défense, Wakshul déclare que dans la nuit du 9 décembre 1981, il était «*sous le choc*» de la confession de Mumia Abu-Jamal et que c'est pour cette raison qu'il a «*oublié*» de la mentionner dans son rapport. Dan Williams lui fait alors remarquer qu'il a pourtant signalé un grand nombre de détails dans son rapport : une description précise de la voiture du frère de Mumia, la carte de presse de Mumia etc. Wakshul admet alors devant la cour qu'il a attendu une «*réunion de préparation*» en janvier 1982 à laquelle participait Joseph McGill, le procureur de l'époque, avant de faire cette déclaration.

Dan Williams questionne également l'officier Wakshul sur le planning des vacances du département de police de Philadelphie. (Au moment du procès, en juin-juillet 1982, Wakshul est demeuré introuvable et n'a pas témoigné, ses supérieurs déclarant qu'il était en vacances.) Wakshul admet au cours de l'audience que ses dates de vacances ont été discutées après la réunion avec Joseph McGill et qu'autant qu'il se rappelle, il a passé ses vacances à Philadelphie et donné ses coordonnées au procureur.

Le témoin de l'après-midi, Robert Greer, est détective. Il a travaillé pour la défense avant le procès de 1982 mais pour peu de temps car le tribunal ne lui a proposé que 150 dollars pour effectuer son enquête. De ce fait, Robert Greer ne s'est entretenu qu'avec deux témoins et, durant le procès lui-même, la défense n'avait aucun enquêteur à sa disposition sur lequel s'appuyer. Robert Greer témoigne avoir vu Cynthia White (l'une des prostituées présentes sur Locust street dans la nuit du 9 décembre 1981) au moins à trois reprises au coin de la 12^e rue et de Locust. Il déclare qu'il a été dans l'impossibilité de lui parler car il y avait en permanence une voiture rouge, occupée selon lui par deux policiers en civil, garée juste devant Cynthia White.

Ce même jour, le Parlement international des écrivains présidé par Salman Rusdie, organise une conférence de presse à Paris dans les locaux de l'Unesco. Le poète dissident chinois Bei Dao, Breyten Brettenbach, Edouard Glissant, Marie Agnès Combesque, Christian Salmon, Jacques Derrida et Julia Wright prennent tour à tour la parole pour exprimer leur soutien à Mumia Abu-Jamal et réclamer un nouveau procès.

Le Pen Club organise à New York une conférence de presse en compagnie de William Styron, Dennis Brutus, John Edgar Wideman etc.

2 août 1995 : le juge Sabo ordonne l'arrestation en plein tribunal de Rachel Wolkenstein, l'une des avocates de Mumia. Motif : outrage à magistrat. Rachel Wolken-

stein est évacuée menottes aux poignets et emprisonnée. Afin de reprendre sa place sur le banc de la défense, elle doit présenter ses excuses au juge Sabo.

Albert Sabo refuse d'entendre Jere Krakoff, avocat du barreau de Pittsburgh, spécialiste des droits civiques et défenseur de Mumia qui a porté plainte plusieurs semaines auparavant contre l'administration pénitentiaire de Pennsylvanie pour violation de ses droits civiques. Le courrier échangé avec son avocat est systématiquement ouvert par la prison, photocopié et transmis au bureau du gouverneur.

La presse américaine parle abondamment de la conférence de presse du Parlement International des écrivains. Le *Philadelphia Inquirer* lui consacre sa une, photo à l'appui.

3 août 1995 : le juge Sabo déclare que Mumia «*n'aura pas de sursis*». Le procureur Grant indique que la pression internationale est malvenue et inutile.

Vaclav Havel fait savoir via le Parlement international des écrivains qu'il demande aux autorités compétentes la remise en question de l'exécution de Mumia.

Une délégation du MRAP est reçue à l'ambassade des Etats-Unis par Joseph Ruth, Premier secrétaire chargé des affaires intérieures. Le MRAP remet 5000 pétitions et cartes postales demandant un sursis à exécution, le remplacement du juge Sabo, la révision du procès de Mumia Abu-Jamal. Parmi les pétitions remises, 500 ont été récoltées par le Parlement international des écrivains auprès de ses membres.

Georges Marchais adresse une lettre à Jacques Chirac lui demandant d'intervenir auprès de Washington.

4 août 1995 : Albert Sabo condamne Len Weinglass à payer 1 000 dollars d'amende pour outrage à magistrat avec obligation de présenter l'argent à l'audience du 7.

7 août 1995 : Albert Sabo annonce un sursis à exécution et fixe une nouvelle audience pour le 11 septembre.

9 août 1995 : pour la seconde fois en dix jours, *Le Monde* consacre sa une à Mumia Abu-Jamal en reproduisant intégralement la déclaration de Jacques Derrida prononcée le 1^{er} août précédent à l'Unesco.

11 septembre 1995 : plaidoiries finales de la défense et de l'accusation.

15 septembre 1995 : Albert Sabo rend sa décision finale dans un document de cent cinquante pages reprenant quasi systématiquement les arguments présentés par l'accusation. Il rejette la demande de nouveau procès pour Mumia Abu-Jamal, les avocats n'ayant selon lui pas réussi à apporter de nouvelles pièces au dossier.

10 octobre 1995 : les avocats de Mumia Abu-Jamal notifient à la Cour suprême de Pennsylvanie leur intention de faire appel de la décision du juge Sabo.

4 novembre 1995 : à ce jour, 70 000 exemplaires de *Live from Death Row* ont été vendus aux Etats-Unis. Le livre figure sur la liste des meilleures ventes dans les villes de San Francisco et Montréal. Le livre est disponible en traduction aux Pays-Bas et en Allemagne.

23 janvier 1996 : sortie de la traduction française, *En direct du Couloir de la mort*. Préface de Jacques Derrida, éditions La Découverte.

1- Jim Crow symbolise la ségrégation dans le sud des Etats-Unis ; en août 1955, le corps mutilé d'Emmett Till était retrouvé dans la Tallahatchie River. Enlevé, torturé, jeté dans le fleuve le cou lesté d'un poids attaché avec du fil barbelé, Emmett Till était accusé d'avoir sifflé une femme blanche. Ses assassins présumés, le mari et le demi-frère de la femme ont été acquittés par un jury entièrement blanc. Emmett Till avait quatorze ans. Son assassinat marque le début des revendications pour les droits civiques.

L A CRIMINALISATION DES EXCLUS

Marie-Agnès Combesque

A l'heure actuelle, les prisons américaines comptent à peu près 1,5 million de détenus. 500 000 sont en attente de jugement ou emprisonnés dans les prisons locales pour de courtes peines. Le million restant est détenu dans des prisons d'Etat ou fédérales. Plus de 50% de cette population carcérale est noire alors que cette communauté ne représente que 13% de la population américaine globale. 40% des personnes incarcérées le sont pour des délits liés à la drogue.

De nouvelles lois dont les *Three strikes ans you are out* («trois fautes et tu es hors jeu») vont provoquer dans les toutes prochaines années une inflation du nombre des incarcérations. Le «trois fautes et tu es hors jeu» est inspiré d'une règle de base-ball. Il signifie que des récidivistes condamnés à deux reprises sont passibles lors d'une troisième comparution devant un juge d'un emprisonnement à perpétuité sans possibilité de libération sur parole. Concrètement pour un Etat comme la Californie qui dispose aujourd'hui de vingt-huit prisons pour une population carcérale de 120 000 personnes, il va falloir construire douze nouveaux centres pénitentiaires d'ici l'an 2000. Le «trois fautes et tu es hors jeu» devrait statistiquement conduire à l'emprisonnement de 109 000 personnes supplémentaires.

Le *Crime Bill*, la loi contre le crime présentée par Bill Clinton et adoptée par le Congrès en août 1994 prévoit un budget global de treize milliards de dollars pour la construction de nouvelles prisons. Cette loi a mis fin aux programmes éducatifs dans les prisons fédérales, laissant l'initiative dans ce domaines comme dans de nombreux autres aux seules fondations privées : ce qui signifie qu'aujourd'hui l'Etat est seulement tenu d'apprendre à lire et à écrire aux détenus qui seraient pour 60% d'entre eux illettrés. Les programmes de prévention de la délinquance dans les ghettos ont été revus à la baisse. L'embauche de 100 000 policiers supplémentaires financée par l'Etat fédéral a été inscrite au programme. Mais les républicains, dans leur «Contrat avec l'Amérique», ont prévu de revenir sur cette décision et de façon générale sur le *Crime Bill* qu'ils estiment insuffisant.

L'augmentation du nombre de prisonniers va de pair avec un incroyable allongement des peines mais aussi avec des conditions d'incarcération de plus en plus inhumaines. Deux nouvelles sortes de prison sont aujourd'hui construites : des prisons «*maxi-maxi*», sécurité maximum, règlement maximum et des prisons «*supermax*». Dans les premières, le détenu peut être bouclé dans sa cellule 23h sur 24 ; la dernière heure étant consacrée à la promenade. C'est à dire que le prisonnier est extirpé de sa cellule menottes aux poignets, fouillé, conduit dans une cellule grillagée qui, la plupart du temps, fait office de lieu de promenade. Après l'heure de l'exercice, le prisonnier est à nouveau menotté, fouillé et reconduit dans sa cellule. Dans

certaines prisons équipées d'unité de sécurité maximum, le prisonnier est soumis à un isolement sensoriel complet. Les visites sont sévèrement réglementées y compris les visites des avocats ; restrictions en temps et en nombre. A Marion, Illinois, certains prisonniers n'ont droit qu'à une semaine annuelle de visites. Ils sont menottés, assis derrière une vitre en Plexiglas, sans aucun contact physique avec leurs visiteurs qui ne peuvent être plus de deux dans la pièce. Dans ce type de système, les avocats n'ont pas même le droit de faire transmettre un document légal au prisonnier par l'intermédiaire des gardes. Il faut appliquer le document sur la vitre pour que le détenu en prenne connaissance. Les prisonniers sont régulièrement transférés tous les deux ou trois ans ce qui rend les contacts encore plus aléatoires. En septembre dernier, une centrale d'un type particulier est entrée en fonction. Elle est située à Florence, dans le Colorado. Cette prison est entièrement automatisée. Les prisonniers n'ont plus aucun contact humain. Les gardes sont localisés dans une tour de contrôle et gèrent le quotidien par le biais d'un système informatique.

Ce système carcéral fabrique des fous et parce que des prisonniers deviennent fous, les gardes et gestionnaires de la prison demandent un accroissement des mesures de sécurité. Les effets deviennent les causes ce qui permet de justifier et d'intensifier la répression.

La construction de prisons, la surveillance représentent une activité économique conséquente. Certaines petites villes survivent désormais grâce à la centrale pénitentiaire qu'elles abritent. A Huntingdon, au centre de la Pensylvanie, se trouve la plus grande prison d'Etat : plus de 2500 détenus dont 400 condamnés à vie et jusqu'en décembre dernier un couloir de la mort ou végétaient 72 condamnés. Environ 600 personnes travaillent dans le centre pénitentiaire qui est devenu le second employeur du comté (8000 habitants). Huntingdon compte également deux autres prisons : un centre de détention pour mineur et une prison locale. Les prisons remplacent désormais les usines pour le plus grand contentement de l'opinion publique.

La lutte contre le crime et la question de l'insécurité constituent désormais des arguments électoraux de poids, une politique de développement économique et un discours idéologique que se disputent républicains et démocrates. En fait, sous couvert de lutte contre la criminalité, c'est à dire de lutte contre la drogue et les gangs, c'est une systématisation de la répression qui se profile et qui vise en premier lieu les jeunes des ghettos : Noirs et Latinos. Aujourd'hui, les jeunes noirs sont plus nombreux en prison que sur les bancs de l'université. Un jeune noir sur quatre est en prison ou en liberté surveillée. C'est dire si aux yeux des classes moyennes, l'image de marque de cette population est particulièrement menaçante.

Les jeunes noirs et latinos sont des indésirables économiquement et socialement. Le traitement qui leur est appliqué le démontre nettement. Par exemple, le soulèvement de South Central Los Angeles en mai 1992 : premier acteur appelé à la rescousse, la Garde Nationale. Immédiatement après, c'est l'armée et ses tanks à peine revenus du Golfe qui quadrillent le ghetto. C'est un traitement militaire qui a été appliqué à Los Angeles et qui donne à comprendre que les rebelles, exclus de la société de consommation, sont des ennemis intérieurs. La répression qui se met en place depuis une dizaine d'années est un avertissement très clair lancé par le pouvoir à ces populations : soit vous vous tenez tranquille et restez à la place qui est la vôtre dans une société d'ordre, c'est à dire en bas de l'échelle économique et sociale, en gros vous formez des bataillons de main-d'œuvre sous-formée, sous-payée et on vous donne le droit de végéter dans ces conditions ; soit vous refusez ces conditions (rebellions, économie

parallèle de la drogue) et on vous met en prison dans les conditions qui viennent d'être décrites.

La récente adoption par référendum (novembre 1994) de la proposition 187 en Californie illustre ces présupposés idéologiques. 58% des Californiens ont acquiescé aux vœux de leur gouverneur, Pete Wilson. Désormais les immigrés clandestins, majoritairement Mexicains, se verront privés d'accès aux soins et à l'éducation. Le personnel médical et scolaire est tenu de les dénoncer. Cette loi ne ressemble pas tout à fait à ce qui se passe en Europe et en France notamment où les lois anti-immigration traquent les clandestins pour les rapatrier dans leur pays d'origine. La proposition 187 vise plutôt à instaurer un sentiment d'insécurité de ces travailleurs sur les marchés clandestins du travail ; à préserver une main d'oeuvre bon marché dont le coût est équivalent à zéro pour l'employeur. L'économie californienne repose en partie sur l'exploitation de cette main d'oeuvre qui représente une armada de ramasseur de fruits et légumes, de bonnes à tout faire, de journaliers. Il ne s'agit ni plus ni moins que de maintenir ce système.

Institutionnalisation de la répression, criminalisation des exclus, tous les ingrédients sont réunis pour provoquer un nouvel embrasement qui mêlera les questions de classe, de race et de rage

En direct du couloir de la mort par Mumia Abu-Jamal

Éditions La Découverte, Paris, 1996.

Jim Cohen

Mumia Abu-Jamal, on le sait, est dans le couloir de la mort depuis 13 ans, suite à un procès où il a été jugé davantage pour la couleur de sa peau et pour son passé militant que pour le meurtre présumé d'un policier (blanc). Il y a deux ans encore, en dehors de Philadelphie, son cas n'était connu que d'une poignée de militants de l'abolition de la peine de mort. Aujourd'hui, une mobilisation exemplaire a rendu son cas célèbre dans le monde entier. Mais si la campagne en faveur de Mumia a eu jusqu'à maintenant un tel succès, ce n'est pas seulement parce qu'elle est fondée sur des principes justes, mais aussi parce que l'individu Mumia Abu-Jamal est exemplaire. Journaliste autodidacte, Mumia a la plume acérée et il a donné au mouvement qui le soutient une précieuse contribution, sous la forme d'un recueil d'articles écrits entièrement en prison, entre 1989 et 1994. Ce livre donne au mot résistance une dimension nouvelle.

Le titre du livre contient un jeu de mots qui n'est malheureusement pas traduisible: *Live from Death Row*. En le traduisant par *En direct du couloir de la mort*, on capte une idée importante, à savoir que Mumia s'est battu pour continuer à exercer son métier de journaliste sous le coup d'une sentence capitale. En s'adressant à nous «en direct» de sa prison, Mumia a lancé un défi à ses geôliers, qui n'ont jamais voulu que ce livre voie le jour, et se fait le porte-parole des dizaines de milliers d'hommes bannis de la société.

Mais dans le titre original, on trouve aussi cette opposition brutale et ironique entre la vie et la mort. Mumia écrit pour affirmer la vie et pour conjurer la mort qui le guette à tout moment.

Derrière sa dénonciation de la situation particulière dont il est victime, et derrière sa critique des conditions

de détention des prisonniers, Mumia a une analyse pertinente des mécanismes socio-économiques, politiques et judiciaires qui reproduisent chaque jour le scandale.

Au fil de ses chroniques, il passe au crible la jurisprudence en matière de peine capitale aux Etats-Unis; la discrimination raciale dans l'application de cette peine et dans la justice en générale ; les mauvais traitements de toutes sortes infligés aux prisonniers ; les dérapages idéologiques qui ont engendré une législation de plus en plus stricte en matière de crime, etc.

Mumia sait varier le ton et rendre son texte vivant. Les dialogues entre prisonniers qu'il nous livre, nous donnent l'impression d'être là, à côté de lui, dans son terrible univers carcéral. Le plus impressionnant, le plus incroyable, c'est que Mumia garde malgré tout de l'humour, maniant facilement le jeu de mots et la litote. Ses analyses et dénonciations vont de pair avec une grande sensibilité humaine. Mumia est un père de famille privé depuis 13 ans de la présence physique de sa femme et de ses enfants, mais leur présence dans son esprit apporte à ces pages la dimension de l'amour. Nous sommes plongés dans un univers d'hommes dont «l'âme a brûlé» (formule de prédilection de Mumia), des hommes désespérés, souvent dérangés mentalement. Mumia en fait des portraits que le lecteur n'oubliera pas. Et si Mumia a tenu le choc beaucoup mieux que d'autres, c'est non seulement grâce à sa conscience politique et au soutien militant, mais aussi parce que sa vision de la société, une vision radicalement critique on s'en doute, est fondée sur la générosité et l'amour. Le problème des jeunes Noirs exclus, dit-il dans un texte intitulé «*Une génération perdue?*», n'est pas seulement le chômage, le ghetto et la drogue, c'est aussi le fait qu'on leur assène des discours moralisants, normalisateurs, au lieu de leur parler avec amour.

Dans la dernière partie du livre, Mumia quitte momentanément l'univers carcéral et judiciaire pour nous livrer ses idées sur des sujets plus politiques, tout en gardant le ton personnel qui le distingue. A l'occasion de la sortie du film de Spike Lee sur la vie de Malcolm X, que Mumia n'a pas pu voir pour des raisons évidentes, il nous donne son interprétation de l'héritage du leader assassiné. Les Panthères Noires, dont Mumia a fait partie, sont présentées à travers un compte-rendu des mémoires publiés d'un ancien militant, David Hilliard, et à travers une troublante notice nécrologique («Blues pour Huey») sur le fondateur de l'organisation, Huey P. Newton, décédé en 1989 dans des circonstances sordides liées à la drogue.

Le couronnement du livre est un essai de «souvenirs impressionnistes» où Mumia raconte, sur un mode quasi onirique, sa vie antérieure à Philadelphie : ses étonnants débuts militants à 14 ans, son passage chez les Panthères, ses déceptions suite à la destruction (et l'autodestruction) de ce parti, sa prometteuse carrière de journaliste de radio, sa rencontre avec la surprenante organisation Move, la persécution de celle-ci par la police, puis enfin les affrontements de Mumia lui-même avec la police. Le tout débouchant naturellement sur cette nuit fatidique où... Mumia est tombé entre les mains de la police qui le cherchait depuis si longtemps.

On peut soutenir la cause de Mumia par opposition de principe à la peine de mort. On peut également la soutenir par opposition aux abus racistes de la justice aux Etats-Unis. Mais les lecteurs de *Live from Death Row* trouveront de nombreuses nouvelles raisons de soutenir Mumia Abu-Jamal. Désormais on ne pourra plus séparer sa juste cause de son attachante personne et de sa voix retentissante qui est l'une des plus éloquentes de l'«autre Amérique».

st entirely a work-
pitifully few Negro
Negro employers.
d with labor's needs
working conditions,
ble housing, old age
security, health
and welfare
measures,
conditions
in which
families
can grow,
have edu-
cation for

ect in the commu-

, Jr., December 1961

D é c o u v r e z

L'autre Amérique

Qui d'entre nous n'a pas combattu le talon de fer aux côtés des Chevaliers du Travail, musardé avec Jack London le long des voies ferrées, croisé Lee Gordon dans sa croisade contre les préjugés raciaux, serré la main de John Reed, cueilli les raisins de la colère avec Cesar Chavez et fredonné avec Woodie Guthrie et Pete Seeghers ? Qui d'entre nous n'a pas combattu l'arbitraire patronal avec Norma Rae, ne s'est pas jeté corps et âme dans la grève à Minneapolis, à Flint ou aux côtés des mineurs virginieniens insurgés ? Qui d'entre nous n'a pas serré le poing avec *Fist*, aimé *Blue Collar*, patrouillé dans les ghettos avec les Panthers en armes, observé le parcours de Malcolm Little, défié la garde nationale à Berkeley ou manifesté en uniforme sur la base sud-vietnamienne de Dah Nang ?

Nous sommes loin ici de Coca-Reagan, de Disney-McDonald et d'ITT-CIA. Plus exactement, nous sommes de l'autre côté ! Si le cauchemar américain n'a pas de secret pour nous, cette Amérique de la contestation ne semble exister pour nous que dans le cinéma et la littérature. Et pourtant !

Au fil des pages de *L'autre Amérique*, la découverte de la gauche de l'Amérique vaut le voyage. Elle donne à nos rêves et à nos combats rien moins que des pistes pour redéfinir un projet de transformations sociales, les contours et les formes d'une nouvelle alliance progressiste.

Cette autre Amérique nous interpelle fortement. D'autant qu'elle puise son inspiration à la source des souffrances, des résistances et des luttes sociales.